

# Une révélation inattendue

**M**ais tous les préjugés de notre civilisation, que je tenais malgré tout bien ancrés en moi, m'empêchaient d'accepter un tel cadeau sans rien offrir en échange.

5 D'un geste, j'arrachai de mon poignet la superbe montre en or que je possédais, et la tendis à Taratonga.

– Laisse-moi t'offrir à mon tour un cadeau, la priai-je.

10 – Nous n'avons pas besoin de ça ici pour savoir l'heure, dit-elle. Nous n'avons qu'à regarder le soleil.

Je pris alors une décision pénible.

15 – Taratonga, lui dis-je, je suis malheureusement obligé de rentrer en France. Des raisons humanitaires me l'ordonnent. Justement, le bateau arrive dans huit jours et je vais vous quitter. J'accepte ton cadeau. Mais à condition que tu me permettes de faire quelque chose pour toi et les tiens. J'ai un peu d'argent. Oh ! très peu. Permetts-moi de te le laisser. Vous avez tout de même besoin d'outils et de médicaments.

– Comme tu voudras, dit-elle avec indifférence.

25 Je remis sept cent mille francs à mon amie. Puis je saisis les toiles et courus vers ma pailote. Je passai une semaine d'inquiétude en attendant le bateau. Je ne savais ce que je craignais au juste. Mais j'avais hâte de partir de là. Ce qui caractérise certaines natures artistiques, c'est que la contemplation égoïste de la beauté ne leur suffit pas, elles éprouvent au plus haut point le besoin de partager cette joie avec leurs semblables. J'étais pressé de rentrer en France, d'aller chez les marchands de tableaux leur offrir mes trésors. Il y en avait pour une centaine de millions. La seule chose qui m'irritait, c'était que l'État allait sûrement prélever trente à quarante pour cent du prix obtenu<sup>1</sup>. Car tel est l'envahissement par notre civilisation du domaine le plus privé du monde, celui de la beauté.

À Tahiti, je dus attendre quinze jours un bateau pour la France. Je parlai aussi peu que possible de mon atoll<sup>2</sup> et de Taratonga. Je ne voulais pas que l'ombre de quelque main commerçante vînt se jeter sur mon paradis. Mais le propriétaire de l'hôtel où j'étais descendu connaissait bien l'île et Taratonga.

45 – C'est une fille assez sensationnelle, me dit-il un soir.

Je gardai le silence. Je trouvai le mot « fille », appliqué à un des êtres les plus nobles que je connaisse, parfaitement outrageant.

55 – Elle vous a naturellement fait voir ses peintures ? demanda mon hôte.

Je me redressai.

– Pardon ?

60 – Elle fait de la peinture et assez bien, ma parole. Elle a passé trois ans aux Arts Décoratifs<sup>3</sup> à Paris, il y a une vingtaine d'années. Et lorsque les cours du coprah sont devenus ce que vous savez, avec les synthétiques<sup>4</sup>, elle est revenue dans l'île. Elle fait des espèces d'imitations de Gauguin assez étonnantes. Elle a un contrat régulier avec l'Australie. Ils lui paient ses toiles vingt mille francs la pièce. Elle vit de ça... qu'est-ce qu'il y a, mon vieux, ça ne va pas ?

70 – Ce n'est rien, bafouillai-je.

Je ne sais pas où je trouvai la force de me lever, de monter dans ma chambre et de me jeter sur le lit. Je demeurai là, prostré, saisi par un profond, un invincible dégoût. Une fois de plus le monde m'avait trahi. Dans les grandes capitales comme dans le plus petit atoll du Pacifique, les calculs les plus sordides avilissent<sup>5</sup> les âmes humaines. Il ne me restait vraiment qu'à me retirer dans une île déserte et à vivre seul avec moi-même si je voulais satisfaire mon lancinant<sup>6</sup> besoin de pureté.

■ Romain Gary, « J'ai soif d'innocence », dans *Les oiseaux vont mourir au Pérou* (1962) © Gallimard, www.gallimard.fr.